

FÉDOR  
DOSTOÏEVSKI  
ŒUVRES ROMANESQUES  
1875-1880

L'Adolescent  
Le Garçon "à la menotte"  
Le Moujik Marëï  
La Centenaire  
La Douce  
Le Rêve d'un homme ridicule  
Le Triton  
Les Frères Karamazov

Traduction du russe, avant-propos et notes  
d'André Markowicz

"THESAURUS" *ACTES SUD*

*Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.  
Les mots ou expressions en italiques suivis d'un astérisque sont en français  
dans le texte.*

# L'ADOLESCENT

roman

Titre original :

*Podrostok*

© ACTES SUD, 1998  
pour la traduction française

## AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

*L'Adolescent* occupe une place paradoxale dans l'œuvre de Dostoïevski. C'est son roman le moins connu, alors qu'il se situe entre *Les Démons* et *Les Frères Karamazov*, c'est-à-dire à l'apogée de son génie. Mais c'est aussi celui de ses romans dont la genèse est le plus documentée, parce que, contrairement à tous ses autres livres, Dostoïevski a conservé une grande partie de ses brouillons, et qu'il est possible de suivre au jour le jour la naissance et l'évolution de son projet. En France, ces brouillons ont été remarquablement traduits et étudiés par Pierre Pascal, pour l'édition de la Pléiade ; il me paraît inutile de revenir ici dessus, sinon pour en résumer les grandes lignes, et, peut-être, y ajouter un dernier aspect qui, me semble-t-il, n'a pas encore été pris en compte, celui de l'incertitude de son point de vue.

Après *Les Démons*, Dostoïevski, sentant qu'il n'a fait que s'engager sur une nouvelle voie, continue de tourner autour du thème central de son roman nihiliste, qui est aussi le thème central de toute la littérature russe de son époque, celui des *Pères et des Fils*, exprimé par Tourgueniev, mais présent déjà dans les poèmes comme le roman de Lermontov, *Un héros de notre temps*. Il s'agit bien pour lui d'écrire "son propre *Pères et Fils*", comme il l'annonce à Nikolai Nékrassov, directeur des *Annales de la patrie*, revue libérale dans laquelle il publiera son roman, suite au refus mystérieux de son éditeur habituel, le très réactionnaire Katkov, rédacteur du *Courrier russe*.

A cette nécessité de creuser l'idée de l'héritage, s'ajoute celle de travailler sur la ligne ébauchée avec la "confession de Stravroguine", le chapitre caché des *Démons*. Dostoïevski, reprenant un vocabulaire de légendes religieuses, l'appellera *La Vie du Grand Pêcheur, écrite pour lui-même*. Qu'est-ce que la quête de la "vie vivante", ne serait-ce qu'à travers le péché le plus irréparable ? Stravroguine, qui n'a la sensation d'une vie qu'en papier, n'avait eu, lui, d'autre issue que de se pendre. Tâtonnant de brouillon en brouillon

dans ces deux directions, Dostoïevski en note bientôt une troisième : “un roman sur les enfants – rien que sur les enfants – sur un héros enfant”. Alors que les brouillons s’accumulent, il construit, très lentement, deux personnages : le premier, qui représente le père, nommé tout simplement “IL” ; l’autre, son fils, bientôt appelé Arkadi.

Pris dans des crises d’épilepsie de plus en plus violentes, au fur et à mesure que s’approche le délai de rendre le manuscrit, Dostoïevski tâtonne de plus en plus, jusqu’au moment où il comprend que c’est la forme même de sa recherche, ce tâtonnement autour d’un centre double, qui finira par lui donner sa forme. Tout le roman se cristallise soudain, au milieu du mois de septembre (alors que le roman doit paraître en janvier, avec les contraintes typographiques qu’on imagine, c’est-à-dire la composition et la relecture des épreuves, en plusieurs va-et-vient), quand vient l’idée du monologue : il ne s’agira pas d’un récit, comme dans ses trois grands romans précédents, mais d’une confession, écrite pour soi-même, oui, mais pas celle du Grand Pécheur, non pas celle d’une légende biblique revisitée dans le monde moderne, mais celle du Fils, venu à la recherche du Père qui l’a abandonné. Ce monologue du Fils du Fils sera celui d’une quête aveugle – de cet aveuglement égocentrique qui caractérise toute adolescence. Ce sera le roman d’une formation encore tâtonnante et quasiment aveugle autour de cette recherche d’une image du Père, et de celle d’un mot, “*blago*” (le bien) décliné de toutes les façons possibles.

La première partie de *L’Adolescent* paraît bien en janvier 1875 (le 20 janvier, ce qui a permis de retarder de quelques jours la remise du manuscrit, et elle se poursuit sur toute l’année. En janvier, alors que le roman commence à paraître, Dostoïevski tient ce qu’il appelle “le poème” de son roman, c’est-à-dire sa structure profonde – le jeu des motifs et des images, mais le plan définitif du roman lui-même, des péripéties de l’intrigue, ce qu’on peut appeler “le roman du roman”, ne sera fixé qu’au cours du mois de juillet.

Le roman continuera de paraître en feuilleton, avec une courte interruption due aux incertitudes de Dostoïevski sur le déroulement précis de l’intrigue, pendant toute l’année 1875.

L’accueil critique est dans l’ensemble très négatif : Tourgueniev (il avait, certes, quelques comptes à régler avec Dostoïevski après *Les Démon*s) parlant même de “chaos” et de “puanteur”. C’est sans doute ce qui explique qu’en France, Melchior de Vogüé, auteur du célèbre *Roman russe*, qui exerça une influence décisive sur l’approche de la critique française pendant au moins un siècle, parle d’un roman raté, et très inférieur aux autres romans de Dostoïevski.

---

Une anecdote pour finir : c'est en décembre 1874, alors qu'il finissait de rédiger la première partie de *L'Adolescent*, que Dostoïevski devait apprendre la raison pour laquelle son éditeur habituel, Katkov, le directeur du *Courrier russe*, avait refusé son roman – un refus qui l'avait à la fois surpris et blessé. Katkov publiait, au même moment, le début d'*Anna Karénine*. Tolstoï était payé cinq cents roubles le placard d'imprimerie (l'équivalent de vingt-cinq feuillets) – c'était le double, exactement, du tarif de Dostoïevski.

Au-delà de cette anecdote, qui en dit long, pourtant, sur le statut de deux écrivains qui avaient toujours refusé de se rencontrer, il n'est pas indifférent de se souvenir que la littérature russe propose en l'espace de quatre ans (1876-1879), trois des chefs-d'œuvre absolus du roman occidental : *L'Adolescent*, *Anna Karénine* et *Les Frères Karamazov*.

A. M.

## PREMIÈRE PARTIE



## CHAPITRE PREMIER

### I

Ça a été plus fort que moi, je me suis mis à noter cette histoire de mes premiers pas dans la carrière de la vie, alors que j'aurais pu m'en passer. Une chose dont je suis sûr : jamais plus je ne me mettrai à écrire mon autobiographie, quand bien même je vivrais centenaire. Il faut être trop ignoblement amoureux de sa propre personne pour écrire sans honte sur soi-même. Je ne me trouve qu'une seule excuse, c'est que je n'écris pas pour ce qui fait écrire tout le monde, à savoir les louanges du lecteur. Si l'idée m'est soudain venue de noter mot pour mot tout ce qui m'est arrivé depuis l'année dernière, elle m'est venue à la suite d'une nécessité intérieure : tellement je suis sidéré par ce qui s'est accompli. Je ne note que les événements, m'écartant à toute force de tout ce qui n'a pas de rapport, et surtout – des beautés littéraires ; le littérateur écrit pendant trente ans et, à la fin, il se demande bien pourquoi il a écrit pendant tellement d'années. Je ne suis pas un littérateur, je ne veux pas être un littérateur et, traîner sur leur marché littéraire l'intérieur de mon âme et la belle description des sentiments, je prendrais ça pour une chose indécente et ignoble. Non sans dépit, je pressens pourtant que, semble-t-il, c'est impossible de se passer complètement de descriptions des sentiments et de réflexions (même, peut-être, vulgaires) : tant est perverse sur l'homme l'influence de toute activité littéraire, quand bien même elle ne serait entreprise que pour soi seul. Ces réflexions, elles, elles peuvent même être très vulgaires parce que ce à quoi vous accordez vous-même beaucoup de prix n'en a peut-être, c'est très possible, aucun aux yeux d'autrui. Mais, tout ça, laissons. N'empêche, voilà une préface ; plus tard, il n'y aura plus rien de ce genre-là. Au

travail ; il n'y a rien de plus compliqué que de commencer un travail, n'importe lequel, et même, si ça se trouve, le travail en général.

## II

Je commence, c'est-à-dire, je voudrais commencer, mes carnets à partir du 19 septembre de l'année dernière, c'est-à-dire, du jour précis où, pour la première fois, j'ai rencontré. . .

Mais expliquer qui j'ai rencontré, comme ça, d'avance, quand personne n'est au courant de rien, ça fera vulgaire ; même, je pense que, ce ton aussi, il est vulgaire : je me suis promis de m'écarter des jolies littéraires, et je tombe dans ces jolies à la première ligne. En plus, pour écrire comme il faut, semble-t-il, il ne suffit pas de le vouloir. Je remarquerai aussi que, semble-t-il, dans aucune langue au monde il n'est plus difficile d'écrire qu'en russe. J'ai relu ce que je viens d'écrire, et je vois que je suis beaucoup plus intelligent que ce qui est écrit. Comment se fait-il que, chez un homme intelligent, ce qu'il exprime est beaucoup plus bête que ce qui reste en lui ? Ça, je l'ai remarqué plus d'une fois pour moi-même et pour mes relations verbales avec les gens tout au long de cette dernière et fatale année, et j'en ai souffert beaucoup.

J'aurais beau commencer à partir du 19 septembre, je place quand même deux mots sur qui je suis, où j'étais avant, et, donc, sur ce que je pouvais avoir en tête ne serait-ce qu'en partie ce matin du 19 septembre, pour que le lecteur s'y retrouve mieux, et moi aussi, peut-être.

## III

Je suis un lycéen qui a fini ses études, mais, aujourd'hui, j'ai déjà vingt ans passés. Mon nom est Dolgorouki, et, juridiquement, mon père est Makar Ivanov Dolgorouki, ancien domestique des seigneurs Versilov. Sous cet angle-là, je suis légitime, même si, au plus haut point, je suis un fils illégitime et si mon origine ne peut pas faire l'objet du moindre doute. L'affaire s'est passée ainsi : voici vingt-deux ans, le propriétaire terrien Versilov (mon père, c'est lui), âgé de vingt-cinq ans, a fait une visite dans son domaine de la province de Toula. Je suppose qu'à ce moment-là il était encore quelque chose de tout à fait impersonnel. Il est curieux que cet homme qui m'a tellement

frappé depuis la petite enfance, qui a eu une influence si capitale sur tout le caractère de mon âme, et qui, même, peut-être, a pour longtemps encore contaminé de sa personne tout mon avenir, que cet homme, donc, et aujourd'hui encore, reste toujours pour moi, pour une quantité de choses énorme, une énigme totale. Mais, au fond – ça, plus tard. On ne peut pas raconter ça comme ça. Cet homme-là, déjà sans ça, il remplira tout mon cahier.

A ce moment-là, il venait juste de devenir veuf, c'est-à-dire la vingt-cinquième année de sa vie. Il avait été marié à une personne du grand monde, mais pas si riche que ça, une Fanariotova, et avait eu d'elle un fils et une fille. Mes renseignements sur cette épouse qui l'a quitté si tôt sont assez incomplets et se perdent dans mes matériaux ; et puis, il y a beaucoup de circonstances particulières de la vie de Versilov qui m'ont échappé, tant il s'est toujours montré à la fois fier, hautain, renfermé et insouciant à mon égard, malgré, par minutes, cette espèce d'humilité devant moi qui me frappait si fort. Je signale, au passage, pour en reparler plus tard, que, dans le cours de sa vie, il a dilapidé trois fortunes, et des fortunes, même, tout à fait importantes, en tout pour quelque chose comme quatre cent mille roubles, et, même, peut-être, plus. Aujourd'hui, évidemment, il n'a pas un kopeck...

Il était arrivé au village à l'époque "Dieu sait pourquoi", du moins, c'est ainsi qu'il me l'a dit plus tard. Ses jeunes enfants n'étaient pas avec lui, comme d'habitude, mais chez des parents ; c'est toujours ainsi qu'il s'est comporté toute sa vie avec ses enfants, légitimes et illégitimes. Des domestiques, dans ce domaine, il y en avait une quantité ; et, parmi eux, le jardinier Makar Ivanov Dolgorouki. Je place ça ici, pour m'en défaire une fois pour toutes : rarement quelqu'un a pu pester autant que moi contre son nom de famille, et, ce, tout au long de ma vie. C'est un fait bête, bien sûr, mais c'est un fait. Parce que chaque fois que j'entrais, par exemple, à l'école, ou que je rencontrais des gens, auxquels, vu mon âge, je devais obéir, bref, le moindre petit instituteur, surveillant, inspecteur, le moindre pope – tous, n'importe –, qui demandait mon nom de famille et entendait que j'étais un Dolgorouki, trouvait, je ne sais pas pourquoi, absolument indispensable d'ajouter :

— Prince Dolgorouki<sup>1</sup> ?

1. Le nom de Dolgorouki est celui d'une des familles les plus nobles et les plus anciennes de l'histoire russe. Ainsi, Moscou, au XII<sup>e</sup> siècle, a-t-elle été fondée par un prince Dolgorouki.

Et, chaque fois, moi, j'étais obligé d'expliquer à tous ces oisifs :  
— Non, Dolgorouki *tout court*.

Ce *tout court*, il finissait vraiment par me rendre fou. Je remarquerai ici, à titre de phénomène, que je ne me souviens pas d'une seule exception : tout le monde me posait la question. Certains, visiblement, n'en avaient pas le moindre besoin ; et je me demande bien qui diable aurait pu en avoir besoin. Mais tout le monde le faisait, du premier au dernier. Entendant que j'étais Dolgorouki *tout court*, le questionneur me toisait d'habitude d'un regard obtus et plein d'une indifférence stupide qui témoignait de ce qu'il ignorait lui-même pourquoi il m'avait posé cette question, après quoi il s'éloignait. Mes camarades d'école me la posaient de la façon la plus blessante. L'écolier, comment il interroge le petit bleu ? Le petit bleu, tout perdu, tout confus, le premier jour qu'il entre à l'école (n'importe laquelle), c'est la victime générale : on lui donne des ordres, on se moque de lui, on le traite comme un laquais. Un gamin gras et pétant de santé s'arrête soudain devant sa victime, il la regarde bien en face, d'un regard appuyé, sévère et hautain, pendant quelques secondes. Le petit bleu se tient devant lui sans rien dire, il lorgne, s'il n'est pas un lâche, et il attend ce qui va se passer.

— Comment tu t'appelles ?

— Dolgorouki.

— Prince Dolgorouki ?

— Non, Dolgorouki *tout court*.

— Ah, *tout court* ! Crétin.

Et il a raison : il n'y a rien de plus bête que de s'appeler Dolgorouki et de ne pas être prince. Cette bêtise, je la traîne sur moi sans en être responsable. Plus tard, quand j'ai commencé à me fâcher vraiment, à la question : "Tu es prince ?", je répondais toujours :

— Non, je suis le fils d'un domestique, d'un ancien serf.

Plus tard encore, quand je suis tombé en rage, mais au dernier degré, à cette question : "Tu es prince ?", j'ai répondu, une fois, d'une voix ferme :

— Non, je suis Dolgorouki *tout court*, le fils illégitime de mon ancien maître, M. Versilov.

Cela, je l'ai inventé déjà à la sixième année du lycée, et, même si j'ai compris très vite que c'était bête, j'ai mis du temps à m'arrêter de faire des bêtises. Je m'en souviens, un de mes professeurs – c'était le seul, du reste – en a conclu que j'étais "porté par une idée vengeresse

et sociale". En général, tout le monde a accueilli cet esclandre avec une sorte d'air songeur qui m'a blessé. Au bout du compte, un de mes camarades, une langue de vipère, à qui je n'avais parlé qu'une seule fois de toute l'année, m'a dit d'un air sérieux, mais en regardant un peu de biais :

— Des sentiments pareils, bien sûr, sont tout à votre honneur et, sans aucun doute, il y a là de quoi être fier ; mais moi, pourtant, à votre place, je ne célébrerais pas autant ma bâtardise... vous, c'est comme si c'était votre anniversaire !

Depuis ce moment-là, j'ai cessé de me *vanter* d'être illégitime.

Je le répète, c'est très difficile d'écrire en russe : tenez, j'ai noirci trois pleines pages pour dire que, toute ma vie, mon nom de famille m'a fait pester, et, pendant ce temps, le lecteur a déjà conclu que, si je pestais, c'est précisément parce que je ne suis pas prince, mais juste Dolgorouki tout court. M'expliquer une nouvelle fois et me justifier, je trouverais ça humiliant.

#### IV

Et donc, parmi les domestiques, qui étaient très nombreux, et en dehors de Makar Ivanov, il y avait une jeune fille, laquelle avait déjà dix-huit ans quand Makar Dolgorouki, qui en avait cinquante, a soudain découvert son intention de l'épouser. Les mariages des domestiques, on le sait bien, au temps du servage, ils se faisaient avec l'autorisation des maîtres, et, parfois, directement sur leur décision. A l'époque, il y avait sur le domaine une tantine ; c'est-à-dire, ce n'est pas du tout ma tante à moi, elle était une propriétaire elle-même ; mais, je ne sais pas pourquoi, toute la vie, tout le monde l'a toujours appelée "tantine", pas seulement ma tante à moi, mais en général, de même que dans la famille de Versilov, dont, de fait, elle était presque comme parente. Je veux parler de Tatiana Pavlovna Proutkova. A ce moment-là, elle possédait encore dans la même province, et dans le même district, trente-cinq âmes à elle. Ce n'était pas qu'elle faisait l'intendante, mais, en tant que voisine, elle surveillait le domaine de Versilov (cinq cents âmes), et cette surveillance, comme on me l'a dit, valait la surveillance d'un intendant, et des plus calés. Du reste, ses connaissances, je n'ai résolument rien à en faire ; je veux juste ajouter, et loin de moi toute idée de flatterie ou

de flagornerie, que cette Tatiana Pavlovna est un être très noble et même original.

C'est donc elle qui, non seulement n'a pas repoussé les inclinations matrimoniales du sombre Makar Dolgorouki (on disait qu'il était sombre à l'époque), mais qui, au contraire, les a favorisées, je ne sais pas pourquoi, au plus haut point. Sofia Andréevna (cette domestique de dix-huit ans, c'est-à-dire ma mère) était complètement orpheline depuis déjà plusieurs années ; son défunt père, qui nourrissait un respect extrême pour Makar Dolgorouki et lui devait je ne sais trop quoi, lui aussi un domestique, six ans auparavant, en trépassant, sur son lit de mort, il paraît même, un quart d'heure avant son dernier soupir, si bien qu'en cas de besoin, on aurait pu le prendre pour du délire si, même en dehors de cela, il n'était pas privé de droit, étant un serf, avait appelé Makar Dolgorouki, devant tous les domestiques et le prêtre qui était présent, et lui avait confié, à haute voix et avec insistance, en désignant sa fille : "Elève-la et prends-la pour toi." Cela, tout le monde l'avait entendu. Quant à Makar Ivanov, je ne sais pas dans quel sens il s'est marié ensuite, c'est-à-dire si c'était avec un grand plaisir ou seulement pour accomplir un devoir. Le plus vraisemblable est qu'il avait un air des plus indifférents. C'était un homme qui, déjà à l'époque, savait "se montrer". Ce n'était pas tellement qu'il était versé dans les Ecritures ou que c'était un lettré (même s'il connaissait l'office religieux dans sa totalité et surtout la vie d'un certain nombre de saints, mais plutôt par ouï-dire), qu'il était, pour ainsi dire, un genre de "valet raisonneur", il était simplement d'un caractère têtu, parfois même téméraire : il parlait avec fierté, jugeait sans discussion, et, pour conclure, il "vivait dans le respect" – selon son expression si étonnante –, voilà comme il était à ce moment-là. Bien sûr, l'estime qu'il avait conquise était générale, mais, à ce qu'on dit, personne n'arrivait à le supporter. Tout a changé quand il est sorti de l'état de domestique : là, on ne parlait plus de lui autrement que comme d'un genre de saint, d'une sorte de grand martyr. Ça, je le sais à coup sûr.

Pour ce qui est du caractère de ma mère, Tatiana Pavlovna l'avait gardée près d'elle jusqu'à ses dix-huit ans, malgré toute l'insistance que mettait l'intendant à vouloir l'envoyer à Moscou faire un apprentissage, et elle lui avait donné une sorte d'éducation, c'est-à-dire qu'elle lui avait appris à coudre, à tailler, à marcher avec des manières de

jeune fille, et même, un peu, à lire. Ecrire, ma mère en a toujours été incapable d'une façon correcte. A ses yeux, le mariage avec Makar Ivanov était une chose réglée depuis longtemps et elle avait trouvé parfait et le mieux du monde tout ce qui lui était arrivé à ce moment-là ; elle s'est présentée devant l'autel de l'air le plus tranquille qu'on puisse seulement avoir dans ce genre de situation, au point que c'est Tatiana Pavlovna elle-même qui l'a traitée de "carpe". Tout ce que je dis sur le caractère de ma mère à l'époque, je le tiens de cette même Tatiana Pavlovna. Versilov est arrivé au village six mois exactement après ce mariage.

## V

Je veux seulement dire que je n'ai jamais pu savoir ou deviner d'une façon satisfaisante la façon précise dont ça a commencé pour lui avec ma mère. Je suis tout à fait prêt à croire, comme il me l'a assuré lui-même l'année dernière, le rouge au front, même s'il me racontait ça de l'air le plus frivole et le plus "spirituel", qu'il n'y a pas eu le moindre roman, et que tout est arrivé *comme ça*. Je le crois, que c'est comme ça, et cette expression bien russe, *comme ça*, elle est charmante ; mais, tout de même, j'ai toujours eu envie de savoir comment précisément ça avait bien pu leur arriver. Moi-même, toute ma vie, j'ai toujours détesté et je déteste toutes ses saletés. Bien sûr, ce n'est pas du tout une curiosité obscène de ma part qu'il y a ici. Je remarquerai que, ma mère, jusqu'à l'année dernière, je ne la connaissais pour ainsi dire pas du tout ; on m'avait placé, depuis mon enfance, pour le bien-être de Versilov – mais, ça, du reste, plus tard ; et c'est pourquoi je n'arrive pas du tout à me représenter ce qu'elle pouvait bien avoir comme visage à ce moment-là. Si vraiment elle n'était pas si belle que ça, qu'est-ce donc qui a pu attirer en elle un homme comme le Versilov de cette époque-là ? Cette question est importante pour moi parce qu'elle montre un aspect très curieux de cet homme. Voilà pourquoi je pose la question, pas par perversité. Lui-même, cet homme sombre et renfermé, avec cette charmante bonhomie qu'il vous tirait le diable sait d'où (comme s'il la sortait de sa poche), quand il voyait que c'était indispensable – bref, il m'a dit lui-même qu'à l'époque il était un "petit chiot tout jeune et tout à fait stupide", et on ne pouvait pas dire sentimental, mais *comme ça*,

il venait juste de lire *Antone le Malheureux* et *Polinka Sachs*<sup>1</sup> – deux œuvres littéraires qui ont eu une incroyable influence civilisatrice, chez nous, sur la génération qui grandissait alors. Il a ajouté que c'était à cause d'*Antone le Malheureux*, peut-être, qu'il était venu à la campagne – et il l'ajoutait tout à fait sérieusement. Dans quelle forme donc est-ce que ce “chiot stupide” a bien pu commencer avec ma mère? Je viens d'imaginer que si j'avais ne serait-ce qu'un seul lecteur, ce lecteur, à coup sûr, il serait en train d'éclater de rire de moi, comme d'un adolescent des plus ridicules, qui, ayant conservé son innocence stupide, se lance dans des réflexions et des réponses sur des sujets auxquels il ne comprend rien. Non, c'est vrai, je n'y comprends rien encore, même si ce n'est pas du tout par orgueil que je reconnais ça, parce que je sais à quel point une telle inexpérience peut être stupide chez un échalas<sup>2</sup> de vingt ans ; seulement, je dirai à ce monsieur que c'est lui-même qui ne comprend rien, et je le prouve. C'est vrai, je ne sais rien des femmes, et je ne veux rien savoir, parce que je vais m'en fiche toute la vie, et j'ai juré. Mais je sais, pourtant, et à coup sûr, qu'il y a des femmes qui vous séduisent par leur beauté, ou par, bon, je ne sais pas, à la seconde ; il y en a d'autres qu'il faut décortiquer pendant six mois avant de comprendre ce qu'elles ont en elles ; et pour arriver à voir une femme de ce genre-là et tomber amoureux, il ne suffit pas de regarder et il ne suffit pas d'être prêt à tout ce qu'on veut, il y a encore, en plus de ça, une sorte de don qu'il faut avoir. Ça, j'en suis persuadé, même si je ne sais rien du tout, et si ce n'était pas le cas, alors, il faudrait d'un seul coup réduire toutes les femmes au rang de simples animaux domestiques et ne les garder auprès de soi que sous cette forme ; il y a peut-être beaucoup de gens qui n'auraient rien contre.

Je sais de plusieurs sources, de façon positive, que ma mère n'était pas une beauté, même si le portrait d'elle qu'on a fait à l'époque – parce qu'il existe quelque part –, je ne l'ai pas vu. Tomber amoureux d'elle, donc, au premier regard, ce devait être impossible. Pour une simple “distraction”, Versilov aurait pu en choisir une autre, et il

1. Deux récits touchants, le premier de D. Grigorovitch (1822-1899), le second de A. Droujinine (1824-1864), célèbrissimes à l'époque et caractéristiques du romantisme russe des années 1840.

2. Le narrateur emploie ici un mot assez rare, *verzila*, qui semble porter en lui-même de nom de Versilov.



y en avait une là-bas, et pas mariée, Anfissa Konstantinovna Sapojkova, une chambrière. Et qu'un homme qui arrive avec *Antone le Malheureux* vienne pour détruire, sur la base du droit seigneurial, le sacrement du mariage, même si c'est le mariage de son domestique, ç'aurait quand même été un peu honteux à ses propres yeux, parce que, je le répète, cet *Antone le Malheureux*, à encore quelques mois d'ici, c'est-à-dire vingt ans plus tard, il en parlait avec le sérieux le plus total. Or, cet Antone, on ne lui a pris que son cheval, et, là – sa femme ! Il s'est passé, donc, quelque chose de particulier qui a fait que *Mademoiselle\** Sapojkova a perdu la partie (à mon avis, elle a gagné). J'ai insisté auprès de lui une ou deux fois l'année dernière, quand il était possible de lui parler (car ce n'était pas toujours possible de lui parler), avec toutes ces questions, et j'ai remarqué que, malgré toute sa mondanité et la distance de vingt ans, c'était comme s'il biaisait vraiment beaucoup. Mais j'ai insisté. Toujours est-il qu'avec cet air de dédain mondain qu'il s'est permis plus d'une fois avec moi, un jour, je m'en souviens, il a marmonné une chose un peu étrange : que ma mère était une de ces personnes *sans défense* que ce n'était pas du tout qu'on aimait – pas du tout, au contraire – mais que, brusquement, on ne savait pas pourquoi, on se mettait à *plaindre*, pour sa douceur, peut-être, ou quoi sinon ? – cela, personne ne le sait jamais, et qu'on plaignait pour longtemps ; on la plaint, et on s'attache... “En un mot, mon ami, ce sont des choses qui arrivent, et plus moyen de se détacher.” Voilà ce qu'il m'a dit : si réellement ça s'est passé comme ça, alors, je suis obligé de le considérer comme tout sauf ce jeune chiot stupide qu'il affirmait lui-même être à l'époque. Et, moi, je ne demande rien d'autre.

Du reste, il m'a tout de suite assuré que ma mère s'était mise à l'aimer par “abaïssement” ; il aurait pu encore inventer que c'était par droit de servage ! Un mensonge, pour le chic, un mensonge contre sa conscience, contre l'honneur et la noblesse d'âme !

Tout ça, bien sûr, je viens de le noter comme une espèce, pour ainsi dire, d'éloge de ma mère, et pourtant, j'ai déjà affirmé que, ce qu'elle était, elle, à l'époque, je ne le savais pas du tout. Bien plus, ce que je sais précisément, c'est toute l'obscurité de ce milieu et des pitoyables représentations dans lesquelles elle rancissait depuis l'enfance et dans lesquelles elle est restée ensuite toute sa vie. Quoi qu'il en soit, le malheur est arrivé. A propos, il faut que je corrige : je m'envole dans les nuages, et j'oublie le fait qu'il faut, au contraire,

que je présente avant tous les autres, et, pour être précis : c'est par *le malheur* que les choses ont commencé entre eux. (J'espère que le lecteur ne va pas se casser la tête au point de ne pas comprendre tout de suite la chose que je veux dire.) Bref, cela a commencé d'une façon bien seigneuriale, même si *Mademoiselle\** Sapojkova se trouvait mise à l'écart. Même là, cette fois, j'interviens, et j'affirme que je ne me contredis absolument pas. Parce que de quoi donc, ô Seigneur, de quoi donc, à ce moment-là, un homme comme Versilov pouvait-il parler avec une personne comme ma mère, même dans le cas de l'amour le plus irrésistible ? J'ai entendu dire par des gens pervers que l'homme, très souvent, rencontrant une femme, commençait sans lui dire un seul mot, ce qui, bien sûr, est le sommet de la monstruosité et du sordide ; malgré tout, Versilov, quand bien même il aurait voulu, il n'aurait pu commencer par rien d'autre avec ma mère. Allait-il commencer par lui expliquer *Polinka Sachs* ? Et puis, en plus de ça, ils n'avaient rien à faire de la littérature russe ; au contraire, selon ses propres dires (une fois, il s'était lancé dans le récit), ils se cachaient dans les coins, ils se guettaient l'un l'autre dans les escaliers, ils rebondissaient comme des ballons, le visage tout rouge si quelqu'un venait à passer, et le "tyran propriétaire" tremblait devant la dernière laveuse de parquet, malgré tout son droit de servage. Mais même si le début avait été seigneurial, le résultat s'est avéré être, enfin, pas ça du tout, et, dans le fond, malgré tout, il n'y a pas moyen d'expliquer quoi que ce soit. Même, ça fait plus de ténèbres. Déjà rien que les dimensions que cet amour a prises alors sont une énigme, parce que la première condition des gens comme Versilov, c'est d'abandonner tout de suite dès que le but est atteint. Mais là, il est arrivé autre chose. Pécher avec une jolie coquette domestique (or, ma mère n'était pas une coquette), pour un "jeune chiot" débauché (or, ils étaient tous débauchés, du premier au dernier – les progressistes et les rétrogrades) – c'est non seulement possible, mais inévitable, surtout prenant en compte sa situation romantique de jeune veuf livré à son oisiveté. Mais, tomber amoureux pour toute la vie, ça, c'est trop. Je ne jurerais pas qu'il l'ait aimée, mais, qu'il l'a traînée derrière lui toute sa vie, c'est un fait.

Des questions, j'en ai placé beaucoup, mais reste encore la question essentielle, une question que, je le remarquerai, je n'ai pas osé poser directement à ma mère, même si je me suis rapproché d'elle si fort l'année dernière, et si, en plus de ça, comme un petit chiot grossier et

ingrat, considérant que *tout le monde était coupable devant lui*, je la traitais sans la moindre cérémonie. La question est la suivante : elle, comment donc a-t-elle pu, elle-même, alors qu'elle était déjà mariée depuis six mois, et écrasée, en plus, par toutes les idées sur la légitimité du mariage, écrasée comme une mouche impuissante, elle qui n'avait pas moins de respect pour son Makar Ivanovitch que pour une sorte de divinité, comment a-t-elle pu, elle, en l'espace de quelque deux semaines, en arriver à un péché pareil ? Parce que, ma mère, ce n'est pas une débauchée, tout de même ? Au contraire, je le dis maintenant par avance, il est même difficile de s'imaginer une âme plus pure, et ce, pour toute la vie. On ne peut expliquer ça que d'une seule façon, c'est-à-dire qu'elle l'a fait sans avoir conscience d'elle-même, c'est-à-dire non pas au sens où l'assurent aujourd'hui les avocats au sujet de leurs assassins et de leurs voleurs, mais sous l'effet de cette impression puissante qui, vu une certaine simplicité de la victime, s'empare d'elle d'une façon fatale et tragique. Comment savoir, peut-être est-elle tombée mortellement amoureuse... de la coupe de ses habits, de sa raie à la française, de sa prononciation française, oui, je dis bien française, langue à laquelle elle ne comprenait pas un mot, ou de cette romance qu'il a chantée au piano, peut-être a-t-elle aimé quelque chose qu'elle n'avait jamais ni vu ni entendu (or il était très bel homme), et l'a-t-elle aimé, par la même occasion, et jusqu'à s'évanouir, lui tout entier, avec ses coupes de cheveux et ses romances. J'ai entendu dire que cela arrivait à certaines domestiques parfois, à l'époque du servage, et même des plus honnêtes. Je comprends ça, et c'est une ordure celui qui l'expliquera seulement par le servage et par "l'abaissement" ! Et donc, alors, ce jeune homme, il pouvait avoir en lui assez de force de séduction directe pour attirer un être qui avait été si pur jusque-là, et surtout, un être si différent de lui, venant complètement d'un autre monde, d'une autre terre, et pour une perte si certaine ? Que c'était pour sa perte, cela, ma mère, j'espère, l'a compris toute sa vie ; seulement, n'est-ce pas, quand elle y allait, elle n'y pensait pas du tout, à cette perte ; mais c'est toujours ainsi, chez les êtres "sans défense" ; ils savent qu'ils vont à leur perte, mais ils y vont.

Le péché accompli, ils ont tout de suite fait pénitence. Il m'a raconté spirituellement qu'il avait sangloté sur l'épaule de Makar Ivanovitch, qu'il avait spécialement convoqué pour la chose dans son bureau, et elle – elle, pendant ce temps, elle restait prostrée, je ne sais où, évanouie, dans sa petite cage de domestique...